

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 355 - Avril 2018 - 36^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

75^e anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie

אייביקער רום די העלדן פונעם אויפשטאנד אין ווארשאָווער געטאָ

Gloire éternelle aux combattants du ghetto de Varsovie

(lire dossier en pages 4 et 5)



Le combattant de pierre veille au carrefour Anielewicz-Zamenhofa

J'ai visité Varsovie pour la première fois en 1981. Je me souviens comme si c'était hier de mon pèlerinage dans Muranow, ce quartier du centre où, avant-guerre, vivaient et travaillaient des dizaines de milliers de juifs et que les nazis entourèrent d'un

haut mur pour en faire un ghetto. Le Ghetto. J'ai jadis raconté cette morbide déambulation. J'en livre ici l'essentiel. ■■■

(suite de l'article « Cendres et diamants » de B. Frederick en page 4)



Manifestation à Naples contre un meeting organisé par La ligue de Matteo Salvini

MONTÉE DE L'EXTRÊME DROITE EN EUROPE LE CHOIX FUNESTE DES ITALIENS

par José Fort

C'est avec l'aimable autorisation de José Fort que nous reproduisons ci-dessous la chronique qu'il a tenue le 5 mars sur la radio-web Radio Arts-Mada où il intervient tous les lundis à 19h.

Nous avons déjà évoqué sur cette antenne l'arrivée de l'extrême droite en Autriche, la percée des néo-nazis en Allemagne, les politiques xénophobes et fascistes en Hongrie, en Pologne et en Ukraine. Sans oublier les dix millions de voix de Marine Le Pen lors du second tour de l'élection présidentielle française.

Ce soir, c'est de l'Italie qu'il s'agit au lendemain des élections. ■■■ suite en page 3

Editorial

Agir, unir, résister

par BERNARD FREDERICK

Au-delà de la traditionnelle bataille des comptages et des chiffres, la presse était presque unanime à estimer que la journée de protestation organisée, le 22 mars, par sept syndicats (CGT, FO, FSU, CFTC, Solidaires, FA-FP et CFE-CGC), avait « davantage mobilisé que la dernière journée d'action des fonctionnaires, le 10 octobre dernier » (France-Info).

Plus de 180 défilés ont eu lieu partout en France, contre les réformes du gouvernement. Fonctionnaires, cheminots, étudiants et retraités étaient dans les rues. Rien ne va plus : salaires, emplois, statuts et droits des travailleurs, pouvoir d'achat des retraités, sécurité des parcours des lycéens et des étudiants...

Le trafic SNCF a été très perturbé, des lycées étaient bloqués, et des écoles fermées. Selon la direction de la SNCF elle-même, le taux de grévistes atteignait 35,4% : « Les cheminots se sont mis en grève davantage qu'attendu » (France-Info, encore).

Comme Alain Juppé en 1995, Emmanuel Macron et Édouard Philippe restent « droits dans leurs bottes ». Ils affirment avoir reçu des Françaises et des Français un mandat. Pourquoi faire ? Pour assommer les retraités tandis qu'on arrose les riches ! Pour fliquer les chômeurs ! Pour casser les chemins de fer français, nationalisés en 1937 et impulsés en 1944 grâce au programme du Conseil National de la Résistance (CNR) ! Pour barrer la route de l'Université aux jeunes filles et aux jeunes gens les moins favorisés !

Un mandat, ça se retire ! Méfiez-vous du printemps Monsieur Macron. Il pourrait être chaud. Certes, l'histoire ne se répète pas. Mais elle peut inspirer.

Le 3 avril, les cheminots entament leur campagne de grèves « perlées » - arrêt du travail tous les deux jours. Elle doit durer jusqu'à la fin juin. À moins que...

La CGT propose une nouvelle journée nationale d'actions le 19 avril. Pour nous, c'est le jour anniversaire du déclenchement de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Rien de commun naturellement. Sauf cette leçon de nos sœurs et frères de 1943 : toujours agir ; toujours unir ; toujours résister. ■ 24 mars 2018

VIE DES ASSOCIATIONS



Le 19 avril 1943, la veille de la Pâque juive qui commémore la libération des Hébreux et leur sortie d'Égypte, les nazis lancent l'opération de liquidation du ghetto de Varsovie. Ils se heurtent alors à l'insurrection du ghetto (lire dossier en pages 4 et 5).

L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide vous invite à participer le **jeudi 19 avril 2018, à 19h, à la Mairie du 10^e arrondissement de Paris**, à la commémoration du 75^e anniversaire de cette insurrection qui sera écrasée le 16 mai 1943, ainsi qu'à la commémoration qu'elle organisera comme chaque année le **dernier week-end de mai** (date à préciser) **en ses locaux** (projection de film, partie artistique). ■



LES RENCONTRES DE L'UJRE

CONFLIT ISRAËLO-PALESTINIEN

En novembre 1969, l'UJRE lançait un appel à l'occasion du 22^e anniversaire de la création de l'État d'Israël par l'Assemblée générale des Nations Unies. Considéré comme étant la « position traditionnelle de l'UJRE » sur la question du conflit israélo-palestinien, cet appel, signé des trois coprésidents de l'époque, Me. Blumel, Vladimir Jankelevitch et Charles Lederman, avait été contresigné de nombreuses personnalités. Il proclamait qu'une « *solution peut et doit être trouvée sur la base de la résolution du Conseil de sécurité du 22 novembre 1967* ». Il s'agit de la résolution 242 qui jetait les bases d'une « *solution à deux États* ».

Depuis 1969, les hostilités n'ont jamais cessé et bien des événements se sont produits. L'UJRE a donc ressenti la nécessité d'une mise à jour qui prendrait en compte l'évolution de la situation depuis 1969. Pour cette mise à jour dans les meilleures conditions, elle a pensé utile d'organiser deux conférences-débats, l'une sur l'histoire du conflit, l'autre sur son actualité.

La première* assurée par **Dominique Vidal**, journaliste et historien, bien connu des lecteurs de la PNM, s'est déroulée le 20 janvier dernier. L'orateur a ordonné son propos autour de quinze dates clés, de la plus haute antiquité jusqu'à aujourd'hui. Il a non seulement évoqué les faits qui ont émaillé cette période mais aussi l'historique des idéologies qui se sont formées à propos du destin des juifs et de cette terre en conflit, ainsi que le rôle joué par les grandes puissances, notamment celui de la Grande-Bretagne et de la France, puissances mandataires des territoires provenant du démantèlement de l'empire Ottoman. Il a souligné la responsabilité des différents acteurs et leur degré d'implication.



La seconde conférence*, qui a eu lieu le 17 mars et était assurée par **Bertrand Badie**, Professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, a porté sur l'actualité du conflit abordant, plus précisément, la nature et le rôle des acteurs du conflit, leurs objectifs et les moyens dont ils disposent. Tour à tour ont été examinés le rôle des États-Unis (et des différents courants politiques qui les traversent) ainsi que ceux des gouvernements des différents pays impliqués dans le conflit. L'analyse très fine a permis de jeter des lumières sur les tenants et les aboutissants des différents points de heurt du conflit. Les questions, nombreuses, qui ont été posées à l'issue des deux conférences ont nourri un débat instructif. ■



* Conférences enregistrées (audio) prochainement disponibles sur le site de l'UJRE.

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : lujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel



MÉMOIRE
DES RÉSISTANTS
JUIFS DE LA MOI

RÉSISTANCE

Nous étions nombreux le 20 mars au « 14 » pour débattre avec Robert Gildea de résistance française, résistance communiste, résistance juive.

Professeur d'histoire contemporaine à Oxford, spécialiste de l'histoire des résistances en France et en Europe, Robert Gildea a publié récemment un volumineux ouvrage *Comment sont-ils devenus résistants ? Nouvelle histoire de la Résistance (1940-1945)**.

Ce livre que nous vous recommandons plaide, dit l'auteur, « pour une histoire ... qui reflète la diversité de la société contemporaine et qui la légitime en faisant ressortir la contribution des minorités et des marginalisés à l'histoire nationale ». ■

* Éd. Les Arènes, Paris, 2017, 593 p., 27 €



HOMMAGE

LA RÉSISTANCE EN CHANTANT

Un an déjà que notre amie Eva Golgevit nous a quittés. On ne la présente plus à nos lecteurs ... Venue de Pologne, sa famille s'est d'abord installée en Belgique. Puis une partie est venue en France. Des deux côtés de la frontière, on chante et l'on se bat. Eva, c'était la Résistance, le courage : elle fut l'agent de liaison d'Adam Rayski. C'était aussi une voix : elle se ressourçait en chantant. Une voix de résistante. À Auschwitz, dans les moments les plus sombres, quand toutes étaient démoralisées, des voix s'élevaient :

« *Chantez les Françaises !* ». L'espoir, la volonté de vivre renaissent ...

Eva, c'était l'esprit, l'humour aussi : lors d'un débat autour de la sortie de son livre de mémoires, quelqu'un l'interrogea : « *Êtes-vous communiste ?* » La répartie fut vive : « *Vous voulez me faire dire ce que je n'ai pas dit à la Gestapo ?* » Eva a toujours eu ce mordant qui illuminait ses yeux, « les yeux d'Elsa du 14 ».

Eva, l'âme de la Chorale Populaire Juive, a su transmettre son amour, son amour de la musique à sa famille, ô combien musicale. Elle a permis que se transmette le répertoire du chant yiddish. Plume de la *Naïe Presse*, puis de la *PNM*, elle est l'auteur de nombreux poèmes. Retenez d'ores et déjà la date du 20 mai 2018, où dans ses locaux, de 15h à 18h., l'UJRE rendra hommage à cette grande dame. Un hommage musical, comme il se doit. En présence de son fils Jean et de toute sa famille. ■ **PNM**



MONTÉE DE L'EXTRÊME DROITE EN EUROPE LE CHOIX FUNESTE DES ITALIENS

(Suite de la page 1)

par José Fort

Le mouvement populiste *5 étoiles* enregistre une forte progression et s'affirme comme la première formation politique italienne derrière la coalition des droites dont la composante la plus extrême, *La Ligue*, s'installe devant la formation *Forza Italia* de Berlusconi. Le Parti démocrate, actuellement aux affaires, un conglomérat que je compare comme en géologie à une roche issue de la dégradation d'autres roches, réunissant des communistes et des socialistes défroqués ainsi que des centristes plus ou moins de droite, s'effondre tandis que la gauche dite radicale est pulvérisée.

Dangereux spectacle, à faire se retourner dans leurs tombes Gramsci et Berlinguer. Et des résultats à enivrer les nostalgiques de Mussolini. *La Ligue* dépassant désormais ses frontières traditionnelles du Nord s'ancre dans le sud de la péninsule. Cette formation xénophobe a martelé tout au long de la campagne électorale un discours anti-immigration avec des slogans comme « *D'abord les Italiens* », « *Stop à l'invasion* », l'un de ses supporters tirant l'autre jour au revolver sur des migrants.

Le mouvement populiste *5 étoiles* a été créé en 2009 par Beppe Grillo, un comique de la télé. Depuis, il est en constante progression et attire de nombreux jeunes électeurs. Il n'y a pas si

longtemps, ce mouvement se présentait comme « incorruptible ». Plusieurs de ses membres doivent aujourd'hui répondre devant la justice de pratiques financières douteuses. Il n'y a pas si longtemps, il voulait faire du « neuf » et casser « la vieille caste politique ». Il s'acoquine avec le patronat et tient des discours frisant le rejet de l'autre, surtout s'il a la peau sombre.

Le Parti démocrate de l'ancien Premier ministre Matteo Renzi perd plus de la moitié des suffrages obtenus en 2014. Englué dans des compromissions, menant une politique d'injustice sociale, il est rejeté par les électeurs, un peu comme Hollande en son temps.

On ne peut pas expliquer les résultats des élections italiennes par la seule question migratoire, même si celle-ci a alimenté la dérive. Mais se limiter à cette explication, c'est faire passer à la trappe les retombées de la désastreuse politique européenne entraînant précarité, pauvreté et pour les jeunes aucune visibilité pour l'avenir. C'est surtout cette politique qui a pesé lourd dans le choix des bulletins de vote. L'absence de majorité annonce de longues et complexes tractations ouvrant une nouvelle période d'instabilité en Italie. À moins que des alliances, de dernière heure et apparemment contre nature, ne surgissent dans la nuit romaine.

Et la gauche ? Elle a commencé son déclin avec la

liquidation en 1991 du Parti communiste. En trente ans, sa chute a été vertigineuse avec une incapacité à se reconstruire préférant à une gauche combative et structurée, un parti à la sauce démocrate nord-américaine. Troquant le « communisme » pour la « gauche », les anciens leaders du PCI ont creusé leur propre tombe en reniant valeurs et principes au nom de la modernité et de l'évolution de la société.

Si la gauche n'existe plus en Italie, c'est parce qu'elle a décidé de ne plus exister. Une leçon qu'on ferait bien en France de méditer, nos regards envieux s'étant souvent portés du côté de Rome. » ■ 16 mars 2018



Milan, 28 janvier 2016 : La présidente du Front national, Marine Le Pen, en compagnie des leaders de la Ligue du Nord italienne (LN), Matteo Salvini (à droite) et du Parti de la liberté d'Autriche (FPÖ), Heinz-Christian Strache.

FRANCE

L'ANTISIONISME EST-IL UN ANTISÉMITISME ? QUAND DOMINIQUE VIDAL RÉPOND À EMMANUEL MACRON

Le 16 juillet 2017, deux mois après son entrée en fonction, Emmanuel Macron, s'exprimant à l'occasion de la commémoration des rafles de juillet 1942 et devant son étrange invité, Benyamin Netanyahu, qu'il appelait « Bibi » – que faisait-il là ? et quelle intimité ! – fit cette déclaration : « *Nous ne céderons rien à l'antisionisme, car il est la forme réinventée de l'antisémitisme* ».

Notre ami et collaborateur régulier de la *PNM*, Dominique Vidal, journaliste et historien, ne pouvait laisser passer une telle aberration historique et une telle « faute politique », selon son expression. D'une belle plume, il répond au président de la République dans un essai de 132 pages publié chez Libertalia dont nous recommandons la lecture : *Antisionisme = antisémitisme ? Réponse à Emmanuel Macron*. Et ça urge, au moment où le président du CRIF, Francis Kalifat, exige une loi réprimant l'antisionisme.

« *L'antisionisme est une opinion et l'antisémitisme un délit* », répond Dominique Vidal, « *on ne saurait transformer une opinion en délit. Les sionistes prétendent interdire l'antisionisme. Les communistes exigent-ils l'interdiction de l'anticommunisme, les gaullistes celle de l'antigaullisme ou les ultra-*

libéraux celle de l'altermondialisme ? ». L'auteur rappelle l'histoire – celle du sionisme et d'Israël – mais aussi celle de l'antisionisme, à commencer par celui des juifs eux-mêmes : religieux pour qui seul Dieu peut restituer aux juifs la « Terre promise » ; ou laïques et révolutionnaires comme les bundistes ou les communistes pour qui l'émancipation se construit par et dans les luttes de classe.

« *J'ai voulu éclairer le public sur une question confuse, explique notre confrère, mettre de l'ordre dans les concepts utilisés, faire les rappels historiques nécessaires ainsi qu'éclairer les coulisses de la manœuvre. Mais j'espère aussi contribuer à ce qu'une erreur verbale ne se transforme pas en forfaiture* ».

Jusqu'au génocide nazi, les juifs d'Europe, dans leur grande majorité et même là où ils étaient victimes des pogroms et des discriminations, étaient hostiles à l'idée d'émigrer en Palestine. Ceux de l'empire tsariste, quand ils y étaient contraints, choisissaient de préférence l'Amérique ou la France, l'Allemagne ou l'Angleterre. En France même, les juifs de souche et leurs organes représentatifs comme le Consistoire n'adhéraient pas au projet sioniste.

Mais Dominique Vidal va plus loin. Il interroge les

raisons de l'amalgame antisémitisme-antisionisme et dénonce une manipulation opérée dans l'intérêt du gouvernement israélien désireux faire taire ceux qui critiquent sa politique à l'égard des Palestiniens sur le terrain, et à l'égard de la diplomatie et de l'opinion mondiales qu'il ne cesse de bafouer. D'où, la criminalisation de la campagne *Boycott-Désinvestissement-Sanctions* (BDS) relayée jusqu'en France par le CRIF et, à l'occasion, par l'État.

Pour Dominique Vidal, le « dérapage » d'Emmanuel Macron en juillet 2017 s'inscrit dans la logique de la politique moyen-orientale de ses deux prédécesseurs, Nicolas Sarkozy et François Hollande, c'est-à-dire celle d'« un alignement sur Israël », en rupture avec celle qu'avait inaugurée en 1967 le général de Gaulle. « *Que veut vraiment Emmanuel Macron ?* » s'interroge le journaliste. ■ BF

Dominique Vidal, *Antisionisme = antisémitisme ? Réponse à Emmanuel Macron*, Éd. Libertalia, Paris, 2018, 132 p., 8 €.



75^E ANNIVERSAIRE DE L'INSURRECTION DU GHETTO DE VARSOVIE

CENDRES ET DIAMANTS

אַשעס און דײַמאַנדז

par BERNARD FREDERICK

Au carrefour des rues Anielewicz et Zamenhofa s'étend, côté pair, une vaste esplanade. C'est là que se dresse le monument aux Héros du ghetto de Varsovie. Un groupe sculptural réalisé par Natan Rappaport et Léon Suzin.



C'était une veille de Toussaint, en fin d'après-midi. Il faisait froid. J'enfilais

les rues au hasard avant d'aller au monument. De là, je remontai la rue Anielewicz jusqu'à l'ancienne prison Pawiak dont les ruines tiennent lieu de mémorial. Des milliers de Polonais y furent torturés et fusillés durant l'Occupation.

Derrière la prison, sur le boulevard Marchlewskiego, une tranchée était creusée sans doute pour accueillir quelque canalisation. Entre la glaise jaunâtre en surface et le sable du fond, la coupe laissait voir une épaisse couche noire. Je me baissai et grattai cette terre sombre. De la terre non... des cendres.

« Sous nos pas, à Varsovie, chaque gravier peut être un fragment d'ossement, chaque poussière – la cendre de mes compatriotes et concitoyens polonais ou Juifs. » Je refermai le poing sur la cendre que la pluie avait rendu gluante...

Télégramme du chef SS Stroop à ses supérieurs (22 avril 1943) : « Le feu que nous avons mis au bloc de maisons a donné pendant la nuit les résultats suivants : les juifs qui se cachaient encore sous les toits, ou dans les caves et d'autres cachettes, échappant à toutes nos recherches, se montrèrent à l'extérieur du bloc pour échapper aux flammes. Ayant pris feu, les masses de juifs – des familles entières – se jetaient des fenêtres ou essayaient de descendre en se servant des draps de lit attachés ensemble. Des mesures ont été prises pour que ces juifs, aussi bien que les autres, soient immédiatement liquidés... »

Muranow, à cette époque-là, ressemblait à certaines de nos banlieues, ou de nos villes nouvelles ; à Créteil ou à Trappes, mettons. Des HLM plus ou moins hauts, des bâtiments plus ou moins longs et de nombreux espaces verts. Avant la guerre, le quartier juif de Varsovie comptait plus de trois cent mille âmes. Près d'un tiers de la population de la ville. Des sortes d'impasses où fleurissaient les échoppes – petits ateliers et boutiques –, débouchaient sur les rues qui bourdonnaient du matin au soir. Ce Varsovie-là avait quelque chose de méridional où l'on reniflait l'odeur des *latkès**...

En octobre 1940, le quartier juif est bouclé. Les Allemands l'encerclent d'un mur de seize kilomètres de long et de trois mètres de haut. Des Juifs venus d'Allemagne et des environs de Varsovie y sont enfermés. Le ghetto comptera jusqu'à 500 000 « habitants ». On y loge à treize par pièce. La promiscuité, les épidémies s'installent en même temps que la faim.

« Dans les rues, on voit passer des charrettes chargées des cercueils des pauvres. Dans certaines maisons (par exemple rue Wolynska) des familles entières sont mortes de faim. Parfois, le corps du dernier survivant reste dans l'appartement pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les voisins remarquent l'odeur de la mort. »

Les SS et leurs supplétifs, des fascistes polonais, ukrainiens, lituaniens, s'amuse à faire des cartons sur les pauvres ombres qui rasant les murs du ghetto.

« Je l'avais vu, place Krasynskich, en ces journées d'avril. D'un seul coup de feu, il tuait trois personnes, atteignant dans cette besogne à la perfection. Il choisissait des hommes de taille égale, se ressemblant par la forme du crâne. Il appliquait le canon de son revolver à la tempe du premier, contrôlait soigneusement la ligne de tir. Ses gestes étaient tendus et hésitants en même temps. Mais il tuait fort efficacement... »

Quand les Allemands décident de liquider le ghetto, en avril 1943, il ne reste derrière les murs que 50 000 personnes, le reste (plus de 300 000) a été déporté à Treblinka et gazé, mort de faim, de maladie ou tué. La nuit était tombée sans qu'il soit très tard. Je m'arrêtai au coin de la rue Mila et de la rue Zamenhofa. C'était donc là que le 19 avril 1943...



Rue Prozna en 1942-43



Aujourd'hui, vestige d'un immeuble du Ghetto

« Dès que les tanks parvinrent à l'angle des rues Mila et Zamenhofa, des quatre coins se mirent à pleuvoir sur eux des grenades et des bouteilles d'essence. J'ai vu moi-même comment le premier tank flamba. Les chars qui se trouvaient plus loin rebroussèrent chemin et s'en allèrent rapidement... »

Les combats de rue vont durer jusqu'au 16 mai. Jusqu'en septembre il y aura des escarmouches dans les ruines. On se bat maison par maison ; étage par étage. Les caves sont devenues des bunkers. Les Allemands utilisent les gaz. En vain. Ils incendient les immeubles. En vain. Les Juifs ne se rendent pas. « Nous avons à nouveau pu constater que, bien que le feu représentât un danger plus grand, les juifs et les bandits préféraient y retourner plutôt que tomber entre nos mains. » (Stroop, le 24 avril.)

Je redescendais la rue Kamelicka jusqu'à la rue Swierczeskiego, l'ancienne rue Leszno. C'était à l'époque la limite sud du ghetto. Le mur partageait la chaussée en deux ; côté pair le quartier juif, côté impair la ville « catholique ». Rien ne subsiste plus de l'ancienne rue Leszno, excepté deux églises reconstruites après guerre. Je cherchai tout de même

le numéro 74.

Ici, le 1^{er} mai 1943 sont rassemblés dix-sept partisans. Ils s'apprentent à leur dernier, à leur ultime combat. Les Allemands approchent. Du fond du bunker on les entend. Il est 8 heures. Les jeunes gens mettent à leur boutonnière une fleur d'étoffe rouge et le vieux militant Szachné Feingold prend la parole : « Notre lutte est d'une grande importance historique non seulement pour l'ensemble de la population juive, mais aussi pour l'Europe en lutte contre l'hittérisme. » Feingold a terminé. Les armes à la main, les dix-sept entonnent l'Internationale.

Il n'y a pas que des cendres sous les pavés de Varsovie, il y a des diamants.

Les combats rue Leszno dureront jusqu'au 7 mai. Une seule partisane réussira à franchir le mur de feu en tirant sur les Allemands : la communiste Ruchka Rosenfeld.

Cette toute jeune fille, militante du cercle Spartacus a été l'une des premières organisatrices de la résistance. Il existait dans le ghetto divers cercles communistes : Spartacus ; la Faucille et le Marteau qui éditait un périodique en yiddish, *Morgen Frei* (Demain libre) sous la direction d'un écrivain, Jehuda Feldwurm (Jules Feld) ; le groupe des Amis de l'Union soviétique dirigé par Szachné Feingold. Ces groupes étaient en liaison dans le ghetto, avec les organisations de la gauche sioniste, notamment les jeunes de l'*Hachomer Hatzair* qui donna plus tard son chef à l'insurrection : **Mordechaj Anielewicz**.



Mordechaj Anielewicz

En 1942 est reconstitué un parti ouvrier, le PPR (Parti ouvrier polonais). Immédiatement il s'organise dans le ghetto. Deux hommes vont jouer un rôle déterminant d'abord dans la fondation du parti, ensuite dans la réalisation de l'unité avec les mouvements sionistes et le Bund (socialiste) auquel appartenait le **Dr Marek Edelman**, seul survivant du commandement de l'insurrection, mort le 2 octobre 2009 à Łódź. Ces deux hommes ce sont **Joseph Lewartowski** et **Andrzej Szmidt**.



Józef Lewartowski



Andrzej Szmidt

Le premier, de son vrai nom Finkelstein, avait été membre du Comité central de l'ancien parti (KPP). Il avait fait dix années de prison dans les geôles de Pilsudski. Le second, Pinchas Kartin (Elie Moses) ou Andrzej Szmidt, était lui aussi un militant communiste qui avait connu la prison avant-guerre. Il avait acquis une expérience militaire en Espagne dans la brigade Dombrowski. Il avait ensuite rejoint l'Union soviétique. C'est de là qu'il fut plusieurs fois parachuté en Pologne et pour finir gagna le ghetto. Leurs efforts, conjugués avec ceux de Mordechaj Anielewicz et d'autres jeunes sionistes de gauche, aboutirent à la constitution d'un Bloc de lutte antifasciste (mars 1942) que rejoignit

(Suite de la page 4)

CENDRES ET DIAMANTS

■ ■ ■ après quelques hésitations l'aile gauche du Bund.

En octobre de la même année se constitue l'Organisation juive de combat qui fédère tous les groupes armés sous la direction d'Anielewicz, qui, avec le commandement de l'insurrection périra le 8 mai au 18 rue Mila, après avoir vidé leurs dernières cartouches. Les Allemands n'en prendront aucun vivant.

זאג ניט קיין מאָל אַז דו גייסט דעם לעצטן וועג
כאַטש הימלען בלייבענע פאַרשטעלן בלויז טעג
קומען וועט נאָך אונדזער אויסגעבענקטע שעה
ס'וועט אַ פּויק טאָן אונדזער טראַט – מיר זיינען דאָ

Ne dis jamais que c'est ton dernier chemin
Bien que les cieus de plomb cachent le bleu du jour
Car sonnera pour nous l'heure tant attendue
Nos pas feront retentir ce cri : nous sommes là ! ■

* **Latkès** : Galettes de pommes de terre croustillantes traditionnellement servies à Hanoucca.

Bibliographie

Les citations de ce récit sont extraites de : **Andrzej Szypiorski**, *La Pologne contemporaine* (1968) ; **Bernard Marx**, *L'insurrection du ghetto de Varsovie* (Éd. sociales, Paris 1955) ; **Emanuel Ringelblum**, *Chronique du ghetto de Varsovie* (Robert Laffont, Paris 1959, réédité en 1978) – *La bataille du ghetto vue par les Allemands* (Éd. du Centre, Paris 1946) ; **Rudnicki**, *Fenêtres d'or et autres récits*, nouvelle *La Pâque* (Folio-Gallimard, 1979) ; **Alexandre Chilkowski**, dossier paru in *Droit et Liberté* n° 320, avril 1973.

75^E ANNIVERSAIRE DE L'INSURRECTION DU GHETTO DE VARSOVIE

LE SENS D'UN COMBAT

Pour bien comprendre ce que fut l'insurrection du ghetto de Varsovie, il convient de la replacer dans son contexte. C'est d'abord celui de la guerre que mène le régime hitlérien pour conquérir l'est de l'Europe considéré comme un « espace vital pour l'Allemagne » nécessaire à son expansion. Cette théorie, inventée par des géographes allemands au milieu du XIXe siècle, est reprise par Hitler dans « *Mein Kampf* » qui l'élargit des colonies africaines à l'Europe.



La mise en pratique commence par l'invasion de la Pologne le 1er octobre 1939, bientôt suivie par l'écrasement de son armée. Après diverses mesures de persécution contre les juifs de Varsovie, ceux-ci sont regroupés dans un quartier de 300 hectares, vidé de non-juifs, où s'entassent jusqu'à 439 000 personnes. Un mur isolant cette zone est construit à partir de novembre 1940. L'administration du ghetto est confiée à un Conseil juif (*Judenrat*) disposant d'un service d'ordre. Les conditions de vie sont inhumaines, faute notamment d'approvisionnement suffisant en nourriture et en combustibles. S'y ajoutent les épidémies de typhus et de tuberculose. À l'été 1942 et pendant huit semaines, jusqu'à 8 000 personnes par jour sont déportées vers le camp d'extermination de Treblinka.

C'est alors que se créent les groupes de combat rassemblant les différents courants de résistance qui, dès le 18 janvier 1943, se livrent à des attentats antinazis. Himmler ayant décidé la destruction du ghetto, les forces nazies se présentent le 19 avril et se heurtent à une très vive résistance de quelques centaines de personnes dont elles ne parviennent à venir à bout, malgré leur très lourd armement, que trois semaines après, certaines continuant le combat jusqu'en juin.

Le fait « Insurrection du ghetto de Varsovie » est susceptible de diverses interprétations dont chacune est matière à des leçons politiques, elles-mêmes différentes :

- C'était un acte de désespoir ;
 - C'était une façon de mourir dans la dignité ;
 - C'était une contribution à la résistance mondiale contre le nazisme.
- Plusieurs faits viennent étayer cette dernière interprétation :
- les contacts pris avec la résistance non-juive qui ont permis de se procurer des armes à feu ;
 - l'énorme bataille de Stalingrad, du 17 juillet 1942 au 2 février 1943 qui se termine par la défaite des armées allemandes, à partir de laquelle celles-ci n'ont cessé de reculer sur le front de l'Est jusqu'à leur défaite finale qui devenait enfin probable ;
 - l'existence de faits de résistance de la part des populations des pays occupés par le régime nazi, notamment en France, et un peu partout en Europe (Belgique, Hollande, Grèce, Serbie...) [1] ;
 - le fait qu'à cette date, pouvait être envisagée l'ouverture probable d'un second front à l'Ouest que, depuis 1942, les dirigeants soviétiques pressent les Alliés d'ouvrir pour soulager leurs troupes engagées sur le front de l'Est. D'ailleurs, les Alliés débarqueront, en 1942, d'abord en Afrique du Nord puis en Sicile et dans le sud de la botte italienne.
- Il s'agissait donc pour les insurgés du ghetto de Varsovie, à travers ce soulèvement, d'un acte de guerre contre les nazis s'inscrivant dans le cadre d'une stratégie rationnelle. Car, comme l'a déclaré lors du procès d'Eichmann Zivia Lubetkin [2], qui fit partie des fondateurs de l'Organisation Juive de Combat, et fit partie des fondateurs de la Żydowska Organizacja Bojowa, l'Organisation Juive de Combat, et qui était la seule femme du commandement : « *Nos armes ? Chacun de nous avait un pistolet et une grenade à main ; nous nous partageons en outre deux fusils et quelques bombes artisanales dont nous devons allumer le détonateur avec des allumettes, et un seul cocktail Molotov... C'était un spectacle étrange, ces juifs de vingt ans, ces gars et ces filles qui faisaient joyeusement face à un ennemi puissamment armé. Pourquoi joyeusement ? Parce que nous savions que leur fin arriverait. Nous savions qu'ils nous allaient nous éliminer. Mais nous savions aussi qu'ils paieraient un prix élevé pour nos vies.* » ■

Jacques Lewkowicz, président de l'UJRE

[1] lire **Lucien Steinberg**, « *Pas comme des moutons : Les Juifs contre Hitler* », Éd. La Balustrade, 2012, 192 p., 10 €
[2] jewishcurrents.org/april-19-the-uprising-70-years-later



EMANUEL RINGELBLUM, DER ZAMLER [1], דער זאַמלער

par BÉATRICE COURRAUD

Témoignage inestimable sur l'histoire des juifs de Varsovie et du ghetto, l'ouvrage *Oneg Shabbat* (Joie du Shabbat) d'Emanuel Ringelblum [2], constitue un compte-rendu complet de ce qu'y vécurent les juifs de 1939 à 1943.

Historien, et militant du *Poale Tzion* – mouvement marxiste et sioniste de gauche –, Emanuel Ringelblum avait mis sur pied dans le ghetto une organisation de résistance du nom d'*Oneg Shabbat*, dont le but était d'archiver systématiquement tout document attestant ce qui s'y passait quotidiennement ; ainsi que dans d'autres ghettos de Pologne, particulièrement celui de Lodz.

L'auteur relate dans le détail les rafles pour le travail forcé, les sélections, les pillages, les tueries quotidiennes, la torture, les humiliations, les exactions commises tant par les Allemands, la Gestapo, que par les Polonais, la police polonaise, le rôle néfaste de la police juive, la lente et inexorable dégradation programmée des conditions de vie (famine, typhus...) qui conduit au désespoir mais aussi à des formes de résistance telles que la poursuite de l'enseignement, de la chorale, des activités culturelles et la publication de journaux clandestins. Dans le ghetto on organise des fêtes, on chante, on fait du théâtre, on écrit aussi beaucoup. Un grand nombre de juifs veulent laisser un témoignage de la barbarie nazie.

Dans le courant de l'année 1941, l'équipe d'*Oneg Shabbat* reçoit des nouvelles de plus en plus alarmantes de ce qui se passe dans les autres ghettos et villes de Pologne, particulièrement dans celui de Vilno où ont lieu les massacres par balles opérés par les *Einsatzgruppen*. Elle entrevoit lucidement le spectre du projet nazi d'extermination totale du peuple juif. En 1942, dans un rapport envoyé au gouvernement polonais en exil ainsi qu'aux pays alliés, elle relate les faits, donne les preuves des déportations et « *Aktion* » [3] perpétrées à travers tout le pays.

Les alliés ne répondront pas à ces appels et les juifs seront exterminés dans l'assourdissant silence du monde.

Emanuel Ringelblum sera assassiné le 7 mars 1944 dans les ruines du Ghetto. C'est grâce à Hersz Wasser, membre du collectif *Oneg Shabbat*, l'un des rares à avoir survécu à l'extermination, que seront retrouvées, en 1946 et 1950, les archives enterrées sous d'innombrables gravats de plusieurs immeubles (6 000 documents au total). Elles étaient placées dans des bidons de lait et des boîtes de fer dans le sous-sol des immeubles en ruine.

Un travail titanesque a été effectué pour les en extraire. Elles sont aujourd'hui conservées à l'Institut historique juif de Varsovie et ont été inscrites en 1999 par l'Unesco au Registre Mémoire du Monde.

Emanuel Ringelblum était conscient d'écrire avec *Oneg Shabbat* le dernier chapitre de huit siècles d'histoire des juifs de Pologne, et de l'impérieuse nécessité de laisser des traces de ce qu'ils vécurent.

« *Il est une chose dont nous sommes sûrs*, écrivait-il en juin 1942, *nous avons rempli notre devoir. Nous avons surmonté tous les obstacles et tous les écueils pour atteindre notre objectif. Notre mort elle-même ne sera pas vaine.* » ■

[1] **Der zamler** : Le collecteur

[2] **Emanuel Ringelblum**, *Oneg Shabbat - Journal du ghetto de Varsovie* – trad. du yiddish par Nathan Weinstock et Isabelle Rozenbaum, Paris, Éd. Calmann Levy, 2017, 536 p., 27 €.

NDLR *Oneg shabbat* est la réédition du journal de Ringelblum paru en 1978 chez Laffont sous le titre : *Chronique du ghetto*. À noter que les archives du 3e bidon de lait n'ont toujours pas été retrouvées.

[3] **Aktion** : terme militaire allemand recouvrant ici une opération nazie d'extermination.

À LIRE

Marek Edelman, *Mémoires du Ghetto de Varsovie*, Liane Levi, 1993-2002 ; **Janusz Korczak**, *Journal du ghetto*, trad. polonaise Zofia Bobowicz, Paris, Robert Laffont, 1998 ; **Didier Zuili**, *Varsovie Varsovie*, Album, Marabout, 2017.



UNE LIBRAIRE POLONAISE DE BERLIN RÉFUGIÉE DANS LA FRANCE OCCUPÉE

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

L'autobiographie de Françoise Frenkel, *Rien où poser sa tête*, a paru en Suisse en 1945 aux Éditions Jeheber. Son auteur a eu la chance de pouvoir trouver refuge en Suisse. Elle avait été la première à avoir eu l'idée de créer une librairie française à Berlin en 1921



Le récit qu'elle fait dans ce livre est passionnant à double titre. C'est d'abord l'histoire d'une réfugiée juive, comme tant d'autres, prise au piège dans un pays qui adopte la collaboration la plus étroite avec l'occupant allemand. Son récit n'est ni larmoyant, ni exaspéré. Elle

avec son mari Simon Raichenstein, qui quittera l'Allemagne en 1933. Ce dernier est allé se réfugier en France et finira ses jours à Auschwitz en 1942. Quant à elle, elle n'a quitté la capitale du III^e Reich qu'en 1939. Elle aussi a cru trouver un abri dans notre pays. Cette Polonaise qui est venue étudier à Paris et qui s'est très jeune passionnée pour la littérature dans notre langue ne nous raconte pas son histoire berlinoise, ce que l'on regrette. Patrick Modiano, qui a écrit une belle préface pour cette édition, est parvenu à retrouver une trace d'elle dans une étude sur la Maison du Livre à Berlin.

Son aventure commence quand elle quitte l'Allemagne, après avoir assisté à l'épouvantable pogrom de 1938, avec le personnel de l'ambassade. Elle arrive à Paris en pleine « drôle de guerre ». Elle n'a quitté les rives de la Seine qu'au moment de l'effondrement des forces françaises. Elle va d'abord se réfugier à Avignon. Puis, les malicieuses desseins de sa destinée l'entraînent à Vichy. Après quoi, elle se retrouve à Nice où elle va avoir la chance d'être accueillie par un brave coiffeur pré-nommé Marius et par sa femme. Puis elle va aller à Annecy, être mise en prison puis libérée, essayant deux fois de traverser la frontière suisse, ce qu'elle réussit à faire à la seconde tentative.



raconte les choses avec beaucoup de distance, même les moments les plus angoissants ou les plus pénibles. Elle ne dissimule rien de ses peurs et ses découragements. Mais elle use d'un style posé et apaisé qui rend la lecture de ces pages prenante mais aussi plaisante. Ensuite, en dehors de ses propres pérégrinations, ce qu'elle fait apparaître avec beaucoup de talent, c'est l'atmosphère qui a régné en zone libre, puis en zone occupée par les Italiens en 1942. C'est une atmosphère délétère, avec des personnes prêtes à dénoncer les étrangers en fuite et les Juifs qui se cachent et quelques braves gens prêts à prendre des risques pour les sauver du mieux qu'ils peuvent.

Elle relate l'activité fébrile, inexorable, permanente de la police française pour mettre la main sur ces malheureux, pour les incarcérer et, dans le cas des Juifs, pour les livrer à la Gestapo. Au fil des jours, des semaines, des mois, cette police, secondée bientôt par la milice, paraît n'avoir d'autre mission que de mener cette battue impitoyable. La collaboration n'était pas un vain mot. Et c'était aussi un des aspects majeurs de la prétendue Révolution nationale du bon maréchal. Le gouvernement de Vichy avait fait des Français un peuple pour beaucoup composé de délateurs, de lâches ou d'autruches. L'humiliation nationale après l'humiliation de la défaite. Françoise Frenkel ne dénonce rien ni personne : mais les faits qu'elle rapporte nous font bien comprendre qu'il n'y avait plus beaucoup de monde pour résister ou pour simplement se montrer digne et humain.

Ce témoignage n'est donc pas uniquement l'histoire rocambolesque de cette Juive polonaise qui a eu assez de chance dans son malheur. C'est une radiographie de la France des heures sombres et un hommage à celles et à ceux qui n'ont pas courbé l'échine devant les séides de Vichy. Après la guerre, la petite librairie de Berlin reviendra s'installer à Nice où elle sera secourue par ce brave couple de coiffeurs. C'est un document d'une grande simplicité dans le ton, mais qui est écrit comme un roman. D'où sa force.

Patrick Modiano a été ému par le destin de cette femme qui n'est pas une héroïne, mais une amoureuse de l'œuvre de Balzac. Et je le comprends. ■

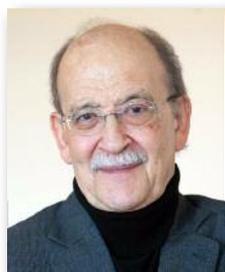
* **Françoise Frenkel**, *Rien où poser la tête*, préf. Patrick Modiano, Éd. Folio, 336 p., 7,80 €

Françoise Frenkel
Rien où poser sa tête



Disparition

MOISHE POSTONE



Moishe Postone
(1942 - 2018)

L'historien canadien Moishe Postone est mort le 19 mars dernier à l'âge de 76 ans à Chicago.

Né en 1942, Postone avait été membre dans les années 1970 de l'Institut de recherche sociale de l'Université Goethe de Francfort. En 1983, il y avait soutenu sa thèse de doctorat avant de devenir professeur

d'histoire à l'Université de Chicago.

Il était reconnu dans le monde anglo-saxon et germanophone comme l'un des meilleurs connaisseurs de Marx. Son œuvre le classe parmi les interprètes hétérodoxes de Marx dont il a cherché à produire une lecture renouvelée. Il privilégie les concepts de marchandise et la théorie de la valeur qui supplantent la notion d'aliénation du « jeune Marx ».

Postone a renouvelé de manière magistrale la lecture matérialiste du phénomène antisémite par une approche originale : *Antisémitisme et national-socialisme*,

paru en 1986* a fortement influencé la réflexion au sein de la gauche allemande sur le sujet.

Il tient à préciser d'emblée que l'antisémitisme n'est pas un racisme ordinaire infériorisant l'autre puisqu'il assigne une puissance maléfique infinie aux Juifs. Les Juifs sont en soi désignés comme les acteurs d'une conspiration permanente. Reste à savoir ce qui conduit le national-socialisme à la construction d'une telle mythologie et avec une telle ampleur.

L'émergence des rapports sociaux modernes, l'apparition d'une industrie immense, l'exode rural, l'apparition de la classe ouvrière, les déclassements et crises rendent les lois de la société et ses modalités de compréhension de plus en plus abstraites alors que les formes de critique sociale restent demandeuses de compréhension concrète de la réalité perçue. Le capital ne cesse de produire de la valeur ce qui accentue plus encore la contradiction concret-abstrait.

Le cadre intellectuel qui se développe à la fin du XIX^e siècle est celui de la race. Cette approche est nettement concrète, elle ancre le monde et la société dans la biologie. Les formes abstraites du capitalisme – l'argent, les transformations sociales et culturelles – demandent elles aussi à être expliquées par un facteur

concret donc biologique. La mythologie antisémite introduit ainsi la figure du Juif comme personnification des abstractions : ce qui était incompréhensible et insaisissable devient visible et caractérisé matériellement. Pour Moishe Postone, c'est donc le capitalisme qui engendre une telle identification dont le national-socialisme va se saisir pour la pousser à son aboutissement.

Le vieil antisémitisme désignait déjà les juifs comme tenant et agissant sur l'argent. Aujourd'hui le juif n'est plus seulement propriétaire de l'argent, il est rendu responsable des crises économiques, des cataclysmes sociaux et culturels. À cela s'ajoute son faible ancrage national, il est cosmopolite et universel, en un mot abstrait. Pour Postone, le génocide est le dessein nazi d'extirper l'abstraction de la société par l'action concrète, le résultat en aura été de s'extirper de l'humanité. ■ **Pascal Busquets**

* **NDLR** Cet essai a été publié en français dans deux ouvrages : *Marx est-il devenu muet ?* (Éd. L'Aube, 2003) et *Critique du fétiche-capital. La gauche, l'antisémitisme et le capitalisme* (PUF, 2013).

Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

UNE VIE À L'ÉTROIT (TESNOTA)

DE KANTEMIR BALAGOV AVEC DARYA ZHOVNER, OLGA DRAGUNOVA, VENIAMIN KATS

1998, Naltchik, Caucase Nord, Russie. Ilana, 24 ans, travaille dans le garage de son père pour l'aider à joindre les deux bouts. Sa famille lui a trouvé un fiancé de « bonne famille juive », mais elle vit une relation passionnée avec un jeune Kabarde. Son frère David et sa fiancée sont kidnappés et une rançon réclamée. L'appel à la police exclu, au sein de cette communauté juive isolée, comment réunir l'argent car le repli y a tué la solidarité ? La famille devra vendre ses maigres biens, quitter la ville et Ilana laissera derrière elle l'homme qu'elle aime.



Élève d'Alexandre Sokourov qui l'a conseillé sur ce tournage, Kantemir Balagov a l'âge d'Ilana lorsqu'il l'entre-

prend et nul doute qu'il se sent très proche de la révolte et des combats que son héroïne mène contre le carcan familial et les traditions pour être une femme libre.

S'inspirant d'un fait réel advenu à Naltchik où les groupes maffieux pratiquaient ce genre de kidnapping dans les années 1990 – c'est bien connu « *les juifs sont riches* » ! – le jeune réalisateur marqué par cette histoire l'a portée à l'écran avec justesse dans ses moments décisifs. Il nous montre aussi de jeunes Kabardes regardant une cassette vidéo de tortures et d'exécutions en Tchécénie tout en regrettant, pour l'un d'entre eux, qu'on n'ait pas fini le « travail » avec le génocide des juifs. À travers ce récit où l'antisémitisme déclenche l'action, c'est une violence révélatrice d'un état malade de la société que Balagov saisit. ■

Théâtre LA CHRONIQUE DE SIMONE ENDEWELT

QUAND LA VIEILLESSE ET LA FINITUDE S'ENROBENT DE POÉSIE

Eric Ruf, administrateur de la Comédie-Française, a invité **Lars Norén**, ce grand metteur en scène suédois reconnu internationalement, à monter sa dernière pièce, *Poussière**, avec les comédiens du Français. Écrite pour eux, le résultat est surprenant et les comédiens transfigurés par un travail qui va chercher très loin en eux-mêmes. Un événement après celui de 2009, quand Norén était venu monter *Pur*.



Poussière

Se pencher sur notre inéluctable vieillissement et notre finitude n'a rien de très joyeux. On ressort de la pièce un peu décontenancé. Pourtant le traitement du sujet à la scène impressionne et n'est pas dénué d'un humour qui s'accroche à une puissante mélancolie. Alors que ce qui se dit est épuré au maximum, que tout est à peine suggéré, que les petits riens et la banalité du quotidien et des disparitions étirent le temps, nous, spectateurs, en ressortons avec l'impression de quelque chose d'immense, de quelque chose empreint d'une profonde vérité et qui transcende la vie.

fonctionne plus très bien, ce corps qui se dégrade. Ils s'adressent à l'autre sans dialoguer ou parlent seuls, évoquent des souvenirs, leurs amours, leur sexualité, avant de passer les uns après les autres de l'autre côté du rideau en tulle gris dans une espèce de grâce existentielle. Ce metteur en scène qui a écrit tant de pièces où il croise l'intime et le social, se penche ici sur l'intimité de la vieillesse, sur l'essence même de la vie.

Dans ce gris ambiant, ils ne sont rien, pas même un personnage, seulement nommé A ou B ou D... sauf Marilyn, la fille handicapée mentale (prodigieuse Françoise Gillard) qui accompagne chacun vers sa mort. De condition modeste, ils viennent en villégiature une semaine par an depuis des lustres et se retrouvent sur cette plage pleine de galets, cette fois dans un rituel de fin de vie. Droit devant, ils regardent la mer, donc nous le public. Ils expriment les bobos de l'existence, le corps qui ne

Poussière laisse un goût d'étrangeté et distille le parfum d'une grande vérité qui nous enserre et nous poursuit bien longtemps après la représentation. C'est sans doute là tout l'art de Lars Norén, celui de nous emmener très loin, jusque dans les tréfonds de nos êtres, d'arriver dans le silence, le vide et le dépouillement à une profondeur inusitée, de passer de l'infime au surgissement de l'indicible de notre condition humaine.

Lars Norén a soixante-treize ans, l'âge qui lui permet de se pencher sur sa propre mort à venir, de retenir le souffle, de ne garder de l'écriture que l'essentiel. ■

* **Comédie-Française salle Richelieu**, jusqu'au 16/06. Résa : 01 44 58 15 15 – **Lars Norén**, *Poussière*, trad. du suédois par Amélie Wendling et Aino Höglund, Éd. L'Arche, 2018, 141 p., 14 €

Mizoguchi

ÉLÉGIE D'OSAKA (1936) AVEC ISUZU YAMADA

CINQ FEMMES AUTOUR D'UTAMARO (1946) AVEC KINUYO TANAKA

Kenji Mizoguchi (1898-1956), le plus grand cinéaste japonais, un des plus grands cinéastes du 7^e Art et l'un des artistes majeurs du XX^e siècle, aurait eu 120 ans cette année. *L'élégie d'Osaka* décrit un monde où une femme, aspirant à la liberté contre le pouvoir tyrannique d'un homme médiocre et lâche pour qui seul compte l'argent, le paiera cruellement.



L'œuvre entière bouleverse et se fait appel à la révolte, ouvrant à l'idée d'émancipation par l'avènement d'un autre ordre social, qui abolirait toute forme d'exploitation et d'aliénation de l'homme par l'homme. L'œuvre a donné au cinéma un art poétique majeur porté par l'un des grands génies artistiques du XX^e siècle. ■

Cinq femmes autour d'Utamaro, portrait du peintre et de ses modèles, est une sorte de film « miroir » où Mizoguchi, à travers les liens complexes qui se créent entre Utamaro et ses modèles, parle en quelque sorte de son propre art cinématographique. On découvrira, lors de la rétrospective à la Cinémathèque*, que la mise en scène mizoguchienne, par la splendeur plastique, l'intensité dramatique, la valeur morale, crée un tout dans une forme universelle montrant la condition humaine. Mizoguchi décrit, avec une lucidité poignante, la violence des rapports de classe dont les premières victimes sont les femmes, innombrables *geishas* et prostituées, figures centrales de ses films.

* À l'occasion des 120 ans de **Mizoguchi**, des rétrospectives de son oeuvre sont organisées : • à la **Cinémathèque française** du 15/03 au 15/04 • à la **Filmothèque de Paris** de mars à juin. • Sortie des versions restaurées en salle à compter du 21/03.

Mais la brutalité touche aussi l'homme subissant l'exploitation et la dictature imposées par un ordre économique et social inique (*L'intendant Sansho*) et religieux (*Le héros sacrilège*).

À vos agendas

Rétrospective intégrale des films de R.W. Fassbinder 11 avril- 13 mai à la Cinémathèque française. Une dizaine de ses films sortiront en salle sur plusieurs semaines, à dater du 2 mai 2018. Le numéro de mai de la **PNM** reviendra sur cette œuvre révoltée et provocante qui porte le fer contre l'Allemagne des Pères, celle de la reconstruction avec Adenauer et des tentatives d'effacement de l'Histoire. ■

UN MOIS À LA CAMPAGNE* D'IVAN TOURGUENIEV

Alain Françon a eu la bonne idée de mettre en scène l'une des rares pièces jouées d'Ivan Tourgueniev, très peu montée au théâtre. Stanislavski avait fait connaître en Russie cet auteur victime de la censure, contemporain de Tolstoï et Dostoïevski, précurseur de Tchekhov. Alain Françon s'est entouré d'une équipe théâtrale des plus talentueuses, d'abord en prenant la version traduite du russe et adaptée par Michel Vinaver, ensuite en choisissant des comédiens bien exercés et une équipe complète qui a fait ses preuves.

Natalia Petrovna s'opère, avec une focalisation sur les affres de sa passion naissante pour le précepteur de son fils, tandis que sa pupille le convoite.

La scénographie est simple : un mur fleuri évoquant la nature, un canapé, une table pour jouer à la préférence. Les comédiens évoluent dans des habits blancs ou gris.

Le travail théâtral est plaisant mais lisse. Alain Françon nous avait habitués à plus de force, de conviction, en particulier avec ses « Tchekhov ». De même pour Micha Lescot et Anouk Grinberg que nous avons vus dans des personnages à couper le souffle. L'âme slave et les grands thèmes pré-tchekhoviens s'estompent au profit d'un ton occidental en forme de vaudeville certes très drôle et bien joué par une Anouk Grinberg dévorée par la passion. ■

En villégiature, Natalia Petrovna (Anouk Grinberg dont on rappelle qu'elle est la fille de Vinaver) s'ennuie en compagnie de son ami Rakitine (Micha Lescot), amoureux éconduit. Son mari, riche propriétaire terrien (Guillaume Lévêque), ne se soucie pas beaucoup d'elle, et la laisse prendre quelques libertés.

* **Théâtre Déjazet** jusqu'au 28/04, résa. 01 48 87 52 55 – **Ivan Tourgueniev**, *Un mois à la campagne*, L'Arche, 141 p., 13 €



© Michel Corbeau

Un mois à la campagne

DÉCOUVERTE

LES CIMETIÈRES juifs de BERLIN

par FRANÇOIS MATHIEU

Dès le Moyen Âge, la nécessité et la législation exigeant que les cimetières soient à l'extérieur de la ville, on peut en fonction de leurs implantations successives suivre le développement urbanistique de la capitale allemande. Berlin encore contenue sur la rive gauche de la Spree, un premier cimetière juif, mentionné en 1324, est implanté sur la rive droite des terres de Spandau, le village voisin. Le terrain appartenant à celui-ci, la communauté juive lui payait un loyer annuel et une taxe sur chaque transport mortuaire. Après l'expulsion des Juifs de la Marche [1] en 1510, le cimetière fut abandonné, et les pierres tombales utilisées dans la construction de la citadelle dite de Spandau, au confluent de la Spree et de la Havel.

Vers 1670, de nouveau la ville déborde de sa couronne défensive. La communauté juive acquiert un terrain au-delà de la porte de Spandau, le long de la route de Hambourg. Ouvert en 1672, le cimetière de la *Grosse Hamburger Strasse* sera utilisé jusqu'en 1827.

C'est aujourd'hui un modeste parc enchâssé entre les murs arrière et latéraux d'immeubles. Une pierre tombale dressée rappelle que le philosophe des Lumières allemandes, **Moses Mendelssohn**, y fut enterré, pierre ornée des mots : « *Chercher la vérité, aimer la beauté, vouloir le bien, faire le mieux* ». À partir de 1844, le premier hospice juif de vieillards, puis une école de garçons le jouxtaient, qu'en 1942 la Gestapo transforma en « *Judenlager* », une prison avec barreaux et projecteurs. En 1943, des SS profanèrent le cimetière en en détruisant les tombes – y compris celle de Mendelssohn –, avant de construire à l'aide des pierres tombales un abri anti-aérien pour les habitants du quartier. En avril 1945, les lieux servirent de fosse commune pour les soldats et les civils morts sous les bombardements alliés. Devant l'entrée, un groupe sculptural en bronze de Will Lammert, destiné à l'origine à honorer la mémoire des déportées de Ravensbrück, rend hommage aux 56 000 juifs berlinois raflés puis envoyés à l'Est dans les camps de la mort.



Mémorial en face de l'ancien cimetière juif à Berlin

De l'autre côté de la chaussée, un immeuble des années des fondateurs a disparu, bombardé au printemps 1945. Sur les deux murs aveugles qui se font face, on devine les contours des anciens escaliers, étages et appartements. À l'automne 1990, l'artiste

malakoffiot Christian Boltanski – lui-même d'origine juive [2] – y a installé douze panneaux blancs encadrés de noir portant le nom, la profession et les dates d'occupation des logements [3] dont, quand on connaît les appartements berlinois, on devine la configuration. Deux familles juives, mais aussi des familles aux noms français, sans doute des descendants de huguenots, ont habité dans « *The Missing House* » : un témoignage de la mixité sociale et ethnique du quartier avant la chute du régime nazi.

Selon le principe du droit prussien qui voulait qu'« *aucun cadavre ne soit enterré dans les régions habitées* », le cimetière de la Schönhauser Allee remplaça dès 1824 celui de la *Grosse Hamburger Strasse*, trop plein et désormais densément entouré d'habitations.



Entrée du cimetière juif de Weissensee



La tombe restaurée de Moses Mendelssohn devant l'ancien cimetière de la Grosse Hamburger Strasse

Mais, avec ses 22 500 tombes ordinaires et ses 750 concessions à perpétuité, lui aussi s'avéra bien vite trop petit, aussi ouvrit-on « *très loin à l'extérieur* », à Weissensee, en 1880, un nouveau cimetière de 43 hectares qui, aujourd'hui apparaît comme une véritable nécropole arborée avec ses larges avenues, ses rues adjacentes, ses ruelles, ses places, ses croisements.

Ce cimetière porte le nom de Herbert Baum, jeune dirigeant d'un groupe de résistants juifs et communistes qui, en mai 1942, tenta d'incendier une exposition de propagande nazie anti-soviétique au Lustgarten sur l'île aux Musées. À la suite de l'échec de cet attentat, 500 Juifs de la *Gipsstrasse* – rue où le groupe se réunissait au numéro 3 dans les années 1940-1941 – furent arrêtés et, le même jour, 250 d'entre eux furent fusillés dans une caserne de Lichterfeld.

Ville au bord de la ville, ce cimetière connu de 1933 à 1945 une vie clandestine particulière. Se fondant sur un fait avéré, l'écrivain Christoph Hein a évoqué dans une nouvelle, « *Le Caveau de famille* » [4], la survie d'une famille juive : un comédien du théâtre juif de la *Kommandantenstrasse*, son épouse et leurs trois enfants, s'étaient réfugiés dans un caveau de famille monumental où des SS les ayant découvert ordonnèrent à « *cette famille complètement terrorisée de fêter le sabbat avec eux* ». Pour en finir, le père empoisonna sa famille avant de se donner la mort.

Martin Riesenburger, futur rabbin de la communauté juive de Berlin-Est, y survécut. En 1942, il fut arrêté, puis relâché après l'intervention de son épouse chrétienne (secrètement convertie au judaïsme). À partir de juin 1943, il officia en tant que rabbin du cimetière de la communauté juive, ce qui lui permit d'aider des juifs fugitifs, de célébrer des offices clandestins, d'enterrer déceimment des morts et d'y cacher un grand nombre de rouleaux de la Torah et autres objets culturels. Par ailleurs, de nombreux juifs y apprirent plus ou moins officiellement le métier de jardinier, ce qui leur permit dans l'exil, notamment en Palestine, de trouver un emploi.

Il y a quelques jours, le cimetière de Weissensee a été reconnu par les Nations Unies pour sa « *biodiversité* » entretenue conjointement par la



Cimetière juif de Weissensee

Communauté juive et l'Université technique de Berlin.

La capitale allemande renferme plusieurs autres cimetières juifs, de taille plus modeste à l'exception



Cimetière juif du Prenzlauer Berg à Berlin

du cimetière forestier de la *Heerstrasse*, qui doit son existence à la scission de la communauté juive berlinoise intervenue en 1953 du fait du conflit Est-Ouest. Y est enterré l'ancien président de la communauté juive berlinoise (de 1949 à 1992), Heinz Galinski. Le 19 décembre 1998, deux charges d'explosif endommagèrent lourdement sa tombe. Les auteurs n'ont jamais été identifiés. Et, s'ils ne sont pas morts, ils courent encore. ■

[1] En 1510, les Juifs du Brandebourg, accusés de profanation d'hosties, sont expulsés des Marches.

[2] Voir **Christophe Boltanski**, *La Cache*, roman, éd. Stock, 2015, 340 p., 20 €. Grand reporter, Christophe Boltanski est le fils du sociologue Luc Boltanski et neveu de Christian Boltanski.

[3] Œuvre parallèle à son mur « *Les habitants de l'Hôtel Saint-Aignan en 1939* » au Musée d'art et d'histoire du judaïsme de Paris.

[4] **Christoph Hein**, *Invitation au lever bourgeois*, *Nouvelles*, trad. François Mathieu, éd. Alinéa, 1989 (épuisé).